

LES MÉTHODES DE TRAVAIL DES HISTORIENS EN ISLAM

INTRODUCTION

Ce volume thématique regroupe cinq articles qui traitent tous de la vaste et complexe question des *modi operandi* chez les historiens en Islam. Son titre (« Les méthodes de travail des historiens en Islam ») a de quoi surprendre plus d'un lecteur. À ce stade et à la lumière des recherches qui ont été menées depuis un peu plus d'un siècle et que nous devons bien qualifier de sporadiques, il nous est apparu qu'il aurait été bien imprudent d'utiliser le singulier pour caractériser ces méthodes. D'autre part, l'espace temporel – du VIII^e s., moment où les premières sources historiques sont élaborées, jusqu'au début du XIX^e s., qui signe la fin de l'ère de la transmission manuscrite du savoir et où de profondes modifications interviennent à tous les niveaux – et l'espace géographique, qui couvre deux continents, initialement considérés sont si vastes qu'il est encore difficile, à ce stade, d'avoir une idée précise de l'étendue de ces méthodes. En outre, le travail qui reste à accomplir est colossal et les cinq contributions rassemblées dans ce volume démontrent combien il est essentiel et urgent d'approfondir nos connaissances dans ce domaine.

Le thème apparaîtra peu novateur à certains. En effet, dès 1890, celui qui devait devenir le célèbre orientaliste Carl Brockelmann consacrait sa thèse de doctorat à la question de l'utilisation faite par l'historien Ibn al-Athīr dans son ouvrage *al-Kāmil fi al-tārīkh* des *Annales d'al-Tabarī*¹. Le problème des sources et de leur exploitation était ainsi posé dans toute son ampleur. Les *Quellenuntersuchungen* furent ainsi lancées dans notre domaine, mais cette méthode d'analyse est restée, reconnaissions-le, une spécialité de l'école allemande. Les études de ce genre se sont multipliées avec pour but premier de mettre en exergue les matériaux mis à profit par un auteur. L'importance accordée de plus en plus à la période mamouke, longtemps délaissée car déconsidérée par rapport à l'âge classique, a donné un second souffle à ce type d'analyse. Ne nous leurrons pas : ces études sur les sources mamoukes, pour l'essentiel, n'ambitionnaient que de permettre d'identifier celles d'entre elles qui méritaient qu'on s'y consacre. En effet, le caractère pléthorique des sources de cette époque que les historiens de l'âge d'or de l'Islam envient pour leur propre domaine n'est pas sans poser problème. Alors que les éditions furent lancées tous azimuts, certains chercheurs concurent qu'il était au contraire urgent de faire le tri et de se concentrer avant tout sur ce qui était original ou détaillé. La méthode des

1 Carl Brockelmann, *Das Verhältnis von Ibn-el-Atīrs Kāmil fit-ta'rīb zu Tabaris Abbār errusul wal mulūk*, Dissertation, Straßburg, 1890.

Quellenuntersuchungen fut donc appliquée à ces sources pour en dégager les œuvres dont l'édition était prioritaire. Les travaux de Claude Cahen, Ulrich Haarmann et Donald Little allaient largement contribuer à la mise sur pied d'une typologie des textes en fonction de l'importance et du crédit que l'historien moderne peut leur accorder. Ce faisant, ils ont aussi permis de comprendre comment ces historiens du passé faisaient usage de leurs sources écrites et, ainsi, porté sur les fonds baptismaux une méthode d'analyse qui devait annoncer l'étude des méthodes de travail de ces historiens. Avec ce volume thématique, nous voulions aller plus loin pour comprendre comment ces historiens travaillaient et ce en développant et appliquant, pour certains, de nouvelles méthodes d'analyse.

L'étude des sources a évidemment encore de beaux jours devant elle, encore que le fait d'avoir été développée dans le cadre d'une science, la philologie, considérée comme désuète depuis quelques années, ne contribue guère à sa diffusion auprès des jeunes chercheurs. Le lecteur en prendra pleinement conscience en découvrant l'article de W. al-Qādī. Parmi les sources exploitées par les historiens figurent les documents. À partir de deux simples mentions, de surcroît uniques, dans le *Tārīkh* d'Abū Zur'a al-Dimashqī d'un registre des pensions réservées aux conquérants et à leurs descendants (*dīwān al-`atā'*) à l'époque omeyyade, W. al-Qādī parvient à démontrer que l'information relayée par cet auteur est authentique et ce à la suite d'une enquête dans les sources de la Tradition et les documents d'époque qui ont été conservés pour l'Égypte. Certes, Abū Zur'a al-Dimashqī n'avait pas vu lui-même ce registre, puisqu'il se fondait sur le témoignage d'un informateur contemporain des faits, mais l'important est qu'il transmettait un fait qui peut être authentifié au vingt-et-unième siècle grâce aux outils mis à notre disposition.

Pour bon nombre d'entre nous qui travaillons sur cette thématique, les manuscrits jouent un rôle fondamental. Sans eux, nous en serions réduits à accomplir de simples collations entre des passages similaires. Certes, cette méthode a déjà porté ses fruits, mais la récolte pour le chercheur qui veut aller au fond du problème reste limitée. Les manuscrits autographes offrent l'immense avantage de comprendre comment l'œuvre se construisait au fil du temps. Brouillons, premières versions, mises au net sont autant de manifestations de l'activité des savants en général et des historiens en particulier. Leurs outils, tels les carnets de notes (*majmū`*, *musauwada*), les *miscellanea* (*tadhkira*), les bibliothèques (ouvrages copiés de leur main ou portant leurs notes de consultation) ont longtemps été ignorés. Ce sont pourtant eux qui nous laissent entrevoir le plus précisément dans quelles conditions ils travaillaient. On aurait tendance à croire que tous ces témoins restent rares. Or l'étude des catalogues prouve que c'est tout le contraire. Grâce à tous ces témoins de l'activité intellectuelle de nos savants, nous sommes en mesure de reconstruire les processus d'élaboration de leurs ouvrages, de fouiller dans les moindres détails les techniques mises en œuvre pour les rédiger ; en somme, de

remonter les strates de l'élaboration depuis la lecture jusqu'à la rédaction, en passant par le résumé, la sélection, le premier jet, la copie, la mise au net, la révision. L'utilisation de termes techniques propres à l'archéologie n'est pas innocente, car ne s'agit-il pas au fond de cela ? Une forme d'archéologie qui s'appliquerait au savoir et où fouiller permettrait de remonter le fil de l'histoire et de sa conception par des hommes qui furent ou pas des acteurs des événements qu'ils rapportent, une archéologie du savoir qui nous fait remonter les différents états du processus de création.

Grâce aux manuscrits, nous pouvons aborder des problèmes aussi essentiels que celui du classement, par exemple. Les historiens en Islam sont connus pour leur production foisonnante. Nous n'ignorons plus qu'ils travaillaient avec des fiches qui leur permettaient, notamment, de classer les données biographiques. Les règles qu'ils élaboraient pouvaient varier d'un ouvrage à l'autre, trahissant, comme le suppose R.-V. du Grandlaunay, une vision du monde plus religieuse dans certains cas ou plus scientifique dans d'autres. Les critères sont aussi variés qu'imaginatifs : chronologiques, alphabétiques, géographiques, religieux, et parfois combinés à des niveaux divers. Ils donnent l'impression d'un vertige, pour reprendre l'image mise en avant par Jacqueline Sublet, car il n'est pas toujours facile de démêler ce qui nous apparaît comme un imbroglio alors que pour ces auteurs le système était logique. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne se fourvoient pas de temps en temps : même le grand al-Sakhāwī n'était pas à l'abri d'une erreur. Nous ne pouvons leur en faire grief, nous qui utilisons les moyens informatiques pour trier, classer, ordonner alors que ces savants devaient se débattre avec des fiches, volantes ou non.

L'élaboration des fiches reposait sur les matériaux collectés, qu'ils soient personnels, comme quand il s'agit de donner des détails sur des maîtres ou des disciples, tel al-Sakhāwī, ou empruntés à d'autres sources. Dans ce dernier cas, les matériaux peuvent être rassemblés grâce à une étape préalable : le résumé. Celui-ci peut prendre deux formes selon qu'il a la prétention d'être complet et donc de couvrir l'ouvrage tout entier, avec une vocation pédagogique, ou selon qu'il est préparé par un savant qui lit l'ouvrage dans un but bien précis, qui est de rédiger un ouvrage (chronique ou dictionnaire biographique). S. Massoud montre à quelles fins Ibn Qādī Shuhba prépara les résumés à partir des chroniques de deux de ses prédécesseurs directs (Ibn al-Furāt et Ibn Duqmāq). Il s'agissait pour cet auteur d'être le plus exhaustif possible en complétant le projet de son maître, Ibn Ḥijjī. Le but : rédiger une chronique qui embrassât tant l'espace syrien, auquel il appartenait, que l'égyptien, généralement moins bien couvert par les historiens syriens et vice versa. En collationnant les obituaires apparaissant dans l'ouvrage d'Ibn Qādī Shuhba avec ses résumés et d'autres sources présumées, S. Massoud analyse comment l'auteur retravaillait ses matériaux pour arriver à un meilleur résultat.

Le cas d’al-Maqrīzī, singulier à plus d’un égard, ne fût-ce que pour la quantité de ses manuscrits autographes qui ont été conservés, confirme cette tendance. Le résumé préparé à partir du dictionnaire biographique d’al-Ṣafadī ne l’est que pour en extraire les données qui lui serviront pour la rédaction des données biographiques dans les *Khitāt*. Sa lecture est donc orientée et, par conséquent, son résumé en est le reflet. Les matériaux sont exploités, modifiés bien que, pour l’exemple choisi à tout le moins, al-Maqrīzī n’apporte que peu d’éléments nouveaux. Il parvient cependant à se démarquer de sa source première en reconstruisant la notice et en l’améliorant en ayant recours à d’autres matériaux. Notre analyse confirme aussi que le résumé fonctionne comme un moyen mnémonique qui permet à al-Maqrīzī de retourner à la source, le cas échéant.

Nos historiens révisaient leurs ouvrages, les amendaient, les corrigeaient et parfois même y ajoutaient des erreurs. L’exemple d’al-Sakhawī est éloquent : son autobiographie, dont nous possédons deux versions – une première, correspondant au premier jet, au brouillon et une seconde, fidèle aux ajouts et corrections du maître – apporte des précisions sur cette partie de sa méthode. Dans les deux cas, l’usage d’un copiste, Ibn Fahd, fidèle disciple à l’écriture presque calligraphiée, révèle un autre trait de sa méthode pour rédiger cet ouvrage. R.-V. du Grandlaunay parvient aussi à prouver que la section sur les maîtres est élaborée et corrigée par l’auteur à partir d’un autre ouvrage, le dictionnaire de ses autorités, qui n’a malheureusement pas été identifié jusqu’à ce jour. Écrire donc, mais aussi en réutilisant ce qui l’a déjà été. Voilà aussi une caractéristique qui touche al-Maqrīzī.

Leur tâche accomplie, considérant avoir atteint un stade qui leur fait penser que l’ouvrage peut être diffusé, les historiens envisageaient leur publication. Il leur fallait encore trouver un titre qui contribuerait à assurer la pérennité de l’ouvrage. Rien n’était laissé au hasard, comme le remarque J. Sublet : les titres, souvent ronflants, rimés, peu évocateurs, sont le résultat d’un juste de dosage entre métaphore et réalité. Malgré tout, les titres d’ouvrages qui poursuivent l’œuvre d’un prédécesseur ne manquaient jamais de souligner la relation qui existe entre eux.

Voilà quelques-unes des pistes que nous avons explorées. Toutefois, nous nous garderons bien de tirer des conclusions générales de ces études sur des cas particuliers : nous n’en sommes pas encore à ce stade. Nous avons le sentiment, ou plutôt la conviction, que le travail doit être poursuivi dans cette voie afin de mieux comprendre comment ces historiens, qui n’ont pas fait l’Histoire mais ont largement contribué à la construire, opéraient. Avec ces contributions, nous espérons être parvenus à amorcer un mouvement qui contribuera à une meilleure connaissance des *modi operandi* des historiens en Islam et, pourquoi pas, des savants en général.

FRÉDÉRIC BAUDEN
Université de Liège / Università di Pisa